

ARMOIRIES DE LA PROVINCE DE FLANDRE

IX

LE PAYS FLAMINGANT. — LA VIEILLE FLANDRE. — LE *Boschkerle*. —  
LE PAYSAN DE LA PLAINE. — LE PAYSAN DES POLDERS



A partie de la Flandre située au-dessus d'Ypres est la moins fréquemment visitée, la moins souvent parcourue et par conséquent la moins connue de la province. J'entends la partie comprise dans ce vaste triangle bordé à l'Ouest par la frontière française, au Nord par la mer, et dont la base se trouve formée par une ligne imaginaire allant d'Ypres à Bruges, en passant par Thourout.

Il est bien rare qu'un voyageur étranger s'aventure dans ces parages. Les touristes en ignorent le chemin, et les Flamands eux-mêmes dédaignent ce curieux coin de terre, le croyant sans intérêt. Seules, les villes du littoral reçoivent de nombreux visiteurs appartenant à toutes les provinces de la Belgique, et même à toutes les nations de l'Europe. Mais cette colonie accidentelle, passagère, forcément superficielle, n'a garde de s'inquiéter de ce qui se passe autour d'elle. Elle habite, ou, pour parler plus exactement, elle campe sur la côte, enveloppée par les dunes d'un côté, par la mer de l'autre, et, mieux que cela, isolée par tout un monde de préoccupations futiles, sans guère plus se soucier des populations environnantes que si elles n'existaient pas.

Grâce à ce délaissement inexplicable, les campagnes de la Flandre occidentale ont conservé un caractère original, une saveur autochtone, des allures primitives qu'on chercherait vainement autre part; et, pour celui qui ne craint pas de s'arrêter dans ses modestes et joyeux villages, de séjourner dans ses petites villes déchues, de réclamer sa place auprès d'un humble foyer, il y a une ample récolte à faire de vieilles histoires, de coutumes locales, de traits de mœurs et de souvenirs. C'est cette récolte que nous allons tenter. Au reste, nous ne courons pas grand risque à le faire. La campagne est presque partout riche, fertile et suffisamment pittoresque, les habitants sont de braves gens, nullement farouches, point trop soupçonneux, toujours polis et généralement accueillants et hospitaliers.

Dès nos premiers pas, les champs qui nous entourent déroulent à perte de vue des horizons diaprés de couleurs multiples. La culture très variée transforme la campagne en un échiquier immense; ajoutez à cela des bosquets et de grands arbres, formant des avenues parsemées de joyeuses chaumières, point luxueuses, mais sans délabrement; certes, voilà de quoi composer toute une série de tableaux agréables et variés. De loin en loin, on distingue un gai hameau coquettement accroché au flanc d'un coteau, ou doucement assis au milieu de la plaine. Les grands bras d'un moulin à vent le dominant de leurs voiles gigantesques; ou bien c'est un village dont les maisons se pressent autour d'un puissant clocher, qui de sa croix fleuronée semble vouloir crever les nuages.

Parfois encore ce sont des fermes entourées par des douves profondes avec un pont-levis, des portes ferrées et des traces de meurtrières aux murs, souvenir du temps où, le gendarme n'existant pas, il fallait se garder soi-même. A l'entrée de chaque village, ce sont de grands mâts pour le tir à l'oiseau, ou des avenues planchéiées pour le tir à l'arc, que n'ont pu détrôner le fusil ni la carabine. Chaque dimanche nous trouverons là nombreuse et bruyante compagnie. Dès le matin, les routes sont sillonnées par de modestes archers, munis

comme Cupidon, d'un carquois bien garni et porteurs d'un arc rappelant par ses dimensions celui du prudent roi d'Ithaque. Puis, lorsqu'on est réuni, les grosses plaisanteries fortement assaisonnées, accommodées au gros sel, viennent stimuler les joueurs. Les vivats



UN TIR A L'OISEAU  
(Vue prise aux environs de Furne.)

proclament le vainqueur, et les éclats d'un franc rire soulignent les quolibets lancés à l'adresse des vaincus.

Partout les pipes sont sorties, les verres sont remplis, et les gosiers s'humectent ; partout, jusque dans les plus humbles hameaux où, les manches retroussées et gaiement groupés à l'ombre d'une tonnelle, les joueurs de boule, animés par le *lambic* et le *faro*, ressuscitent sans s'en douter les toiles de Teniers et d'Ostade. C'est ainsi que les siècles

disparus revivent dans les mœurs, dans les usages, dans les plaisirs et jusque dans les distractions, qui se sont transmis intacts à travers les âges.

Il s'en faut toutefois de beaucoup que cette terre, que nous voyons aujourd'hui si généreuse et si prospère, ait toujours été aussi douce à ses habitants. Pline, qui visita ces parages il y a plus de dix-huit siècles, nous les peint sous les couleurs les plus sombres et les plus décevantes. Il nous montre « l'Océan se répandant à grands flots sur des landes incultes, les envahissant deux fois chaque jour, et le voyageur surpris, étonné, indécis, ne sachant si la contrée appartient à la terre ferme, ou bien si c'est la mer qu'il a sous les yeux ; *dubium terræ sit an partus maris* ».

Pour éviter d'être enlevés par ce retour périodique des flots, les habitants étaient obligés de camper sur des monticules élevés de main d'homme ; installations précaires, refuges incertains qui furent le point de départ, l'origine de tous ces gracieux villages que nous voyons<sup>1</sup>. C'est de là, c'est de ces refuges, que les premiers habitants de ces sombres rivages, gagnant peu à peu du terrain, conquièrent sur la mer ces prairies et ces champs admirables aujourd'hui. Mais que de périls, que d'efforts, que de luttes, que de misères, pour accomplir cette grande œuvre, et sous quel climat ! « Ils partagent l'année en trois parties, dit Tacite, en parlant de ces Flamands primitifs, le printemps, l'été et l'hiver. De l'automne ils ne connaissent ni le nom ni les biens. »

Sept siècles plus tard « el temps de Charlemaine le très fort roy de France », c'était encore « une terre brehaigne pau vaillant et plaine de palus<sup>2</sup> », c'est-à-dire coupée de marais. Lorsque ses comtes en prirent possession, en l'an 792, le premier d'entre eux, « Liedris de Harlebeke, vit Flandres wide et nient cultivée et plaine de bois<sup>3</sup> ».

1. Le mot *wijk*, qui en flamand veut dire « village », et qui a probablement son étymologie dans le *vicus* des Latins, signifie également, en néerlandais, « refuge ».

2. Manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle, à la Bibliothèque nationale, n<sup>o</sup> 8,380.

3. *Estore des comtes de Flandre* (Bibliothèque nationale. Ms. n<sup>o</sup> 455).

Un chroniqueur du XIII<sup>e</sup> siècle ajoute : « qu'elle estoit basse et plaine de palus ; il i abitoit poi de gent », et plus loin il la nomme « sauvage terre <sup>1</sup> ». Au X<sup>e</sup> siècle, cette province était demeurée si improductive, que Charles le Simple l'ayant offerte à Rollon, avant de lui abandonner la Normandie, celui-ci la refusa avec mépris. Aujourd'hui, nous avons peine à croire à une transformation pareille, et nous tombons de notre hauteur en lisant que Damme et Dixmude furent des ports de mer importants. Ajoutez à cela que cette admirable conquête ne s'est point opérée doucement, pacifiquement, sans que les hommes vinssent y apporter des entraves et des obstacles.

Dès que cette terre conquise sur les eaux commença à se montrer « fertile, plaisante, délectable et propre à toutes sortes de culture <sup>2</sup> », elle devint, en effet, un objet d'envie et une source de discordes pour les seigneurs féodaux d'alentour. Pendant un millier d'années, les comtes de Flandre et de Brabant, les rois d'Angleterre et de France se disputèrent, les armes à la main, ce lambeau de territoire arraché aux éléments ; et jusqu'au commencement de ce siècle, la Flandre put être considérée comme un des champs de bataille attitrés de l'Europe.

Puis, quand les suzerains, sans argent ou sans troupes, demeuraient en repos, c'étaient les altières communes qui, se rebellonnant contre leur comte ou bataillant entre elles, venaient promener dans ces verdoyantes campagnes l'incendie, le pillage et la dévastation. Lisez toute cette histoire du moyen âge. Chaque page est éclairée par des lueurs sinistres, chaque ligne est soulignée par quelque trait sanglant. Livré sans défense à tous ces maîtres insatiables, le paysan payait souvent de sa vie l'audace qu'il avait de défendre sa récolte, sa famille ou sa maison. Puis, quand il avait été pillé, dépouillé, réduit à la misère, on lui mettait une arme entre les mains, et, soldat à son tour, il suivait ses maîtres à ces boucheries effroyables, qu'on

1. *Chronique générale, depuis César jusqu'à l'année 1131* (Bibliothèque de Bourgo-gne, Ms. n° 9,003).

2. P. Cornejo, *Sumario de las guerras civiles.*

nommait la bataille de Rosebecke ou la journée des éperons d'or.

Aujourd'hui nous n'avons plus l'idée d'un état social pareil. Pour en comprendre les angoisses, il faut relire les plaintes du temps, celle du « pauvre commun <sup>1</sup> », par exemple, où le laboureur s'écrie dans un élan de détresse :

Vin, ne froment, ne autre blé,  
Pas seulement du pain d'avoyne,  
N'avons nostre saoul la moitié  
Une seule fois la sepmaine !

C'était la disette en permanence, avec son lugubre cortège, la fièvre, la dysenterie et la peste. Eh bien, malgré tout cela, cette vaillante race flamande, industrieuse et volontaire, a vaincu la nature, surmonté les obstacles, dompté les éléments. La misère, la maladie, la faim, n'ont rien pu sur elle. Les luttes féodales, les insurrections communiales, les guerres religieuses ont passé sur sa tête sans la détourner de son but. Ses vainqueurs, ses dominateurs eux-mêmes ont été obligés de lui rendre justice <sup>2</sup>. Elle voulait transformer la terre qui lui avait été dévolue en partage, et elle l'a transformée.

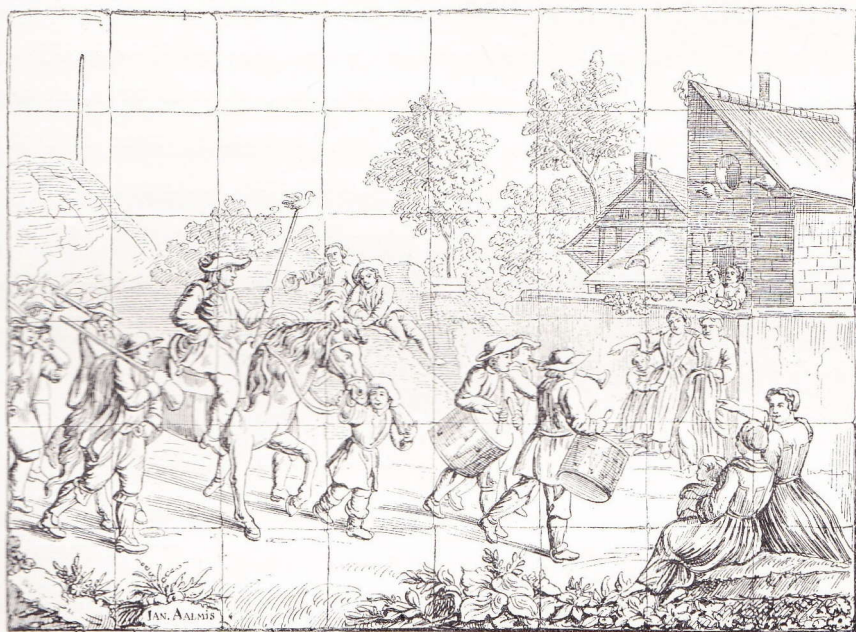
Mais, fait excessivement curieux, en transformant le sol, la race s'est transformée elle aussi, et tous ceux qui ont longuement étudié ce curieux pays y ont distingué trois types particuliers fort distincts, parfaitement localisés, et auxquels on pourrait attribuer des origines différentes, si les savants de nos jours n'avaient surabondamment établi que le sol peut, dans une large mesure, modifier les caractères physiques et moraux des peuples qui s'éternisent à sa surface.

La race flamande tout entière n'a en effet qu'une seule et même origine. Elle est le résultat d'un vaste croisement de Gaulois et de Germains, les deux races les plus vigoureuses de l'Europe moderne.

1. *Chroniques* d'Enguerrand de Monstrelet.

2. « Les habitants y sont laborieux et ne se rebutent point du travail; il n'en faut d'autres preuves que la persévérance qu'ils ont, dans le temps de guerre, à cultiver et ensemercer les terres, quoiqu'ils aient une certitude presque entière qu'ils n'en feront pas la récolte. » *Mémoire présenté au roi (Louis XIV) par l'intendant de Bernières*, 1697. (Bibliothèque de Bourgogne, Ms. n° 16,164.)

Ce croisement toutefois ne s'est point opéré partout avec une régularité absolue et dans des proportions parfaitement égales. On rencontre à travers les Flandres un grand nombre de familles où le sang germain prédomine et s'accuse par un certain nombre de signes particuliers. Celles-là ont le pied large, la main trapue, la taille plate (fait remarquable chez les femmes surtout), les cheveux blonds, la peau blanche



LE RETOUR DU TIR A L'OISEAU

D'après un ancien carrelage de faïence.

et une certaine propension à l'embonpoint. Celles, au contraire, chez qui le sang gaulois surabonde, ont le pied long, cambré, la main effilée, les cheveux châtons et la taille ronde. Mais, en dehors de ces caractères généraux, originels, propres à la race, qu'on trouve à peu près également répartis à la surface de tout le pays et qui, mélangés, enchevêtrés, se rencontrent aussi bien dans les villes que dans les campagnes, les districts ruraux fournissent à l'observateur un certain nombre de types particuliers parfaitement localisés, et dont on chercherait vainement l'équivalent parmi les populations urbaines.

C'est ainsi que l'habitant des parties boisées diffère essentiellement de l'homme de la plaine, qui lui-même ne saurait être confondu avec le paysan des *polders*.

Le premier est farouche, indomptable, irrégulier au travail, peu sociable, nullement économe et violent en toute occasion. Dans les moindres querelles il fait usage du couteau. Pour le plus futile prétexte, il se bat, et, s'il a le dessous, ses amis prennent fait et cause pour lui. Jadis le village tout entier, dont le vaincu dépendait, se chargeait de venger sa défaite. On a vu régulièrement, périodiquement, des hameaux en venir aux mains, et, à jour fixe, annoncé d'avance, se livrer de sanglantes batailles pour des dissentiments insignifiants à l'origine, et dont le souvenir ne s'était pas conservé. Cent fois, il est arrivé, même dans ces temps derniers, qu'un accusé à qui l'on demandait pourquoi, sans provocation, sans haine, sans motif, il avait frappé un homme qu'il connaissait à peine, répondit : « Il était de tel village », et à ses yeux cette excuse suffisait.

Aujourd'hui ces batailles générales se font rares, elles ont presque disparu ; mais l'habitant des parties boisées a conservé ses principaux caractères physiques et moraux. Il est toujours petit, trapu, ramassé sur lui-même, brun de peau, leste et nerveux. Au moral, il est demeuré braconnier, haineux, vindicatif, confondant facilement le bien d'autrui avec le sien, sans scrupules mais non sans religion, fort exact à la messe mais en révolte constante contre la société <sup>1</sup>.

Le progrès, pour lui, est lettre morte. Son existence a continué

1. On ne lira pas sans intérêt un portrait vieux de deux siècles, et qui montre que le « paysan des bois » était déjà, à cette époque, ce que nous l'avons retrouvé : « Ils sont fort attachés à la religion catholique et à toutes les dévotions d'institution monacale. Ils fréquentent les sacrements et sont fort exacts à entendre le sermon, mais tout cela sans préjudice du cabaret, qui est une de leurs passions dominantes. Les petites gens, ne se faisant pas grand scrupule, dans la chaleur de leurs débauches, de se battre à coups de couteau, se tuoient impunément, et les coupables se sauvèrent dans les couvents ou les églises, où ils étoient à couvert de la justice, pendant que leurs amis tâchoient de négocier leur accommodement. Mais le crime n'a point cette ressource sous la domination du roi, et les homicides y sont beaucoup plus rares maintenant. » (*Rapport de M. de Bernières, déjà cité.*)



d'être misérable, dans le sens le plus pénible de ce mot. « La plupart de ceux qui ont passé la soixantaine, me disait un riche châtelain du pays, n'ont jamais couché dans un lit. Ils font un trou dans le sol, y entassent des feuilles sèches ou de la laine, et passent la nuit là-dessus. Après le dernier choléra, on a essayé de leur donner des lits, ils les brûlaient ou bien les vendaient et retournaient à leurs trous. Tous ont des chiens, et quels chiens! Ils les font coucher avec eux pour se réchauffer l'hiver. »

Leur ignorance égale leur misère. Tout ce qui vient du dehors leur est suspect, toute nouveauté leur paraît cacher un piège. Le premier qui, il y a trente ans, se montra dans leur région avec un parapluie, faillit être lapidé.

Dans presque toute la plaine, on ne les désigne que sous le nom de *Boschkerle*, nom qui, détourné de sa signification primitive<sup>1</sup>, est devenu l'équivalent de vagabond. Partout on les redoute et ils sont redoutables, surtout, dans les années malheureuses, pendant les disettes, quand la misère les talonne. Une mauvaise récolte de pommes de terre a pour eux des résultats aussi funestes, que ceux qu'elle peut avoir en Irlande. Les privations qui viennent s'ajouter à la détestable nourriture qu'ils prennent habituellement exercent sur eux d'effroyables ravages. La « dysenterie de la misère », comme on appelle dans le pays cette épidémie terrible, fait périodiquement des victimes nombreuses parmi ces pauvres gens. Et c'est alors, c'est dans ces crises douloureuses que le *Boschkerle* perd facilement les rares notions du juste et du bien qu'on a pu lui inculquer.

« Un soir d'hiver, me racontait un vieux médecin du pays — l'année avait été mauvaise et la saison était rude, — j'étais en tournée au delà du *Geuzenbosch*<sup>2</sup>. — La neige couvrait la terre d'un blanc linceul ;

1. En vieux langage du pays, *kerle* signifie proprement « homme libre, indépendant ». Ce mot est sans doute un dérivé de *Karel* (Charles), qui, depuis Charlemagne, est dans les pays germains synonyme de force et de puissance. *Boschkerle* signifierait donc « homme libre des bois », ce qui serait plutôt un éloge qu'une insulte.

2. « Bois des Gueux », c'est une appellation assez répandue dans la contrée. Un

le vent, secouant les grands arbres chargés de givre, troublait seul le silence impressionnant qui pesait sur la campagne, et la lune semblait se cacher derrière de gros nuages, pour ne pas apercevoir notre Flandre désolée. A un détour de la route, je passais près d'une misérable cahute, quand je crus entendre un gémissement. Je poussai la porte. L'intérieur de cette pauvre demeure, nue, délabrée, dénuée de tout, était éclairé par un feu de branchages. Devant le feu, un homme accroupi, la tête entre ses mains, l'œil hagard, fixe, se tenait immobile. Dans un coin, sur un maigre grabat de feuilles sèches et de mousse, gisait le cadavre d'une femme, jeune encore et qui avait dû être belle. Aux pieds de l'homme, une enfant de douze ans était étendue, maigre, chétive, presque aussi pâle que la morte.

« Cette scène lugubre, sur laquelle la flamme sautillante du foyer jetait ses lueurs vacillantes et rougeâtres, m'avait vivement impressionné. Je fermai la porte et je m'approchai de l'homme, sans qu'il parût m'entendre. Je m'assis auprès de lui sur une bûche qui se trouvait à terre et j'essayai quelques mots de consolation. Mais, tournant lentement la tête, il leva sur moi un regard si chargé de désespoir et de haine, que je sentis la parole s'arrêter sur mes lèvres et mon gosier se sécher. Je repris néanmoins un peu d'empire sur moi ; l'assurance me revint, et voulant continuer mon rôle de consolateur :

« — Encore avez-vous du feu, murmurai-je... ce feu est bon par un temps pareil... d'autres en manquent. Voyez, je suis bien heureux de venir me chauffer près de vous... Combien de plus malheureux voudraient avoir du feu, du bois!... »

« Il me regarda de nouveau. — La forêt est là, répondit-il d'une voix amère et sombre, ils n'ont qu'à aller en prendre. — Mais la forêt ne leur appartient pas. — Qu'importe! — Mais le propriétaire? — Qu'importe! — Mais le bourgmestre,... le gendarme? — Qu'importe!... Et alors se levant et brandissant une cognée : Qu'ils y

certain nombre de bois, de champs, de fossés portent ce nom en souvenir des Gueux auxquels, à l'époque des guerres de religion, ils ont servi de retraite.

viennent! s'écria-t-il, oui, qu'ils osent venir ici... Tout cela ne dure que depuis trop longtemps... Et d'abord, sortez! Vous êtes avec les autres; sortez, ou je ne répons plus de moi! »

« Je sortis tout tremblant, continua le vieux docteur, le cœur navré par ce sinistre spectacle. Cette révolte au milieu de cette misère,



BATAILLE DANS UN VILLAGE FLAMAND  
(D'après une ancienne plaque de faïence.)

à deux pas de cette morte, devant cette enfant agonisante, m'expliqua bien des mystères que je n'avais pas compris jusque-là... Il y a des moments où les lois, l'autorité, la morale, ne sont plus que de vains mots pour ces malheureuses gens, si tant est que tout cela puisse avoir, pour les déshérités de ce monde, une signification bien précise. »

A évoquer ces souvenirs douloureux, le vieux docteur était tout ému, et certes il y avait de quoi. Quel horrible tableau! Heureusement, cette atroce misère ne s'étend pas sur tout le pays. On peut dire qu'elle est localisée dans la partie boisée des Flandres. Il s'en faut de

beaucoup, en effet, que le paysan de la plaine soit soumis à des vicissitudes aussi cruelles. Il a de la religion lui aussi, mais c'est presque le seul trait qui lui soit commun avec l'habitant des parties boisées. Sous tous les autres rapports, il se rapproche infiniment de notre campagnard français. Comme lui, il est laborieux et tenace, ardent au travail, dur à la fatigue, et ne se rebute point, pourvu qu'il aperçoive du profit au bout de sa peine. Il est économe jusqu'à l'avarice, amoureux de la terre jusqu'à la passion, âpre au gain, rusé, méfiant, et malgré cela naïf et crédule; car, s'il met volontiers sa gloire à duper les bourgeois et les gens de la ville, il se laisse à son tour fort sottement duper par les charlatans et les escrocs, qui vivent de sa crédulité. Sa malice rustique recouvre, en effet, un large fond de naïve simplicité.

Quant à l'habitant des *polders*, il se rapproche par plus d'un point du paysan hollandais. Il a, comme son voisin du Nord, une haute opinion de lui-même et un profond respect de sa personne. Ne travaillant qu'une partie de l'année, il apporte à son labeur une précision en quelque sorte mathématique, qui réagit sur tout son être. Flegmatique par nature, mélancolique par habitude, il se charge de faire mentir le proverbe *rood hair, dul hair*<sup>1</sup>. On dirait que les horizons toujours plats qu'il a sous les yeux ont déteint sur son caractère en se chargeant de calmer, par anticipation, toutes les émotions qu'il pourrait ressentir. Il aime cependant, il chérit son pays monotone et monochrome. Il est attaché au sol qui l'a vu naître, à son village, à sa maison, et le plus grand malheur qu'il puisse concevoir, c'est de s'expatrier, de quitter sa chaumière bien-aimée, pour aller s'établir au loin, surtout dans la partie du pays pittoresque et boisée, le *houtland*, qu'il a en horreur.

1. « Cheveux rouges, cheveux colères ».



HENRY HAVARD

---

LA

# FLANDRE

A VOL D'OISEAU

---

*ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE*

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.